

Ceci fait partie de la série

Juges

De

Bruce McLarty

Où tout cela mène-t-il ? (Juges 3)

Dans le chapitre 3 de son livre, l'auteur des Juges illustre par des récits le cycle qu'il a présenté au chapitre 2. Tout a commencé lorsqu'Israël a accepté la culture des Cananéens, lorsqu'ils se marièrent avec ces peuples, lorsqu'ils se dévouèrent à leurs dieux païens (3.6).

OTHNIEL

Israël oublia Dieu et rendit un culte aux Baals et aux Astartés. Dieu se mit en colère contre son peuple et les livra aux mains du roi Kouchan-Richeatayim. A l'instar des autres conflits décrits dans ce livre, celui-ci ne concernait pas toute la nation, mais les régions frontalières. Ce roi appartenait à une cité située au nord-ouest de la Mésopotamie et qui voulait étendre son influence sur ses voisins du sud. Les Israélites furent les vassaux de ce peuple pendant huit ans. Puis, Dieu suscita le juge Othniel.

Othniel était de la famille de Caleb. Il devint juge lorsque "l'Esprit de l'Éternel fut sur lui" (3.10). Le mot juge désigne un chef militaire qui aide le peuple à repousser les envahisseurs. Othniel fut victorieux sur les roi d'Aram et le pays fut tranquille pendant quarante ans.

EHOUD

La nature humaine ressortit à nouveau dans l'histoire du peuple d'Israël : avec un nouveau temps de paix, ils recommencèrent à oublier Dieu et à refaire le mal qui avait provoqué la colère de Dieu (3.12). Cette fois, Dieu permit à Moab, une nation à l'est de la Mer Morte, de

dominer son peuple. Eglôn, roi de Moab, s'allia avec les Ammonites et les Amalécites et s'attaqua à Jéricho, la ville des palmiers. A partir de cet avant-poste, Eglôn put opprimer le peuple d'Israël pendant dix-huit années. Une fois de plus, le peuple supplia Dieu de lui venir en aide et Dieu lui suscita un juge. Il s'agissait d'Ehoud, un homme de la tribu de Benjamin, gaucher, et qui cachait une épée à deux tranchants contre sa hanche droite. Ehoud fut choisi pour apporter le tribut d'Israël à Eglôn. Il saisit cette occasion pour chasser les Moabites.

Le récit biblique mentionne à deux reprises qu'Eglôn était un homme gras (3.17, 22). Dans ce contexte, le fait concernant l'apparence de ce roi n'est pas un détail insignifiant. Quand les gens pensent à quelqu'un de gras cela évoque sans doute des régimes, le besoin d'exercices physiques et la maîtrise de soi. Mais lorsqu'Ehoud vit qu'Eglôn était gras, sa réaction dut être bien différente. Elle ressemblait peut-être à la réaction de ma propre grand-mère de quatre-vingt dix ans lorsque je lui rends visite. Lorsque j'arrive chez elle, ma grand-mère m'accueille avec un large sourire et me serre chaleureusement dans ses bras. Puis, elle s'écarte un peu, m'observe attentivement, et me dit presque à chaque fois : "Bruce, bientôt tu seras aussi gros qu'un cochon !" Je n'apprécierais pas une telle remarque de la part d'une autre personne, mais venant de ma grand-mère, je l'accepte. Je sais ce qu'elle veut dire en réalité : Tu as l'air en parfaite santé. Tu as l'air bien nourri et reposé. Tu n'es

pas malade en ce moment. Pour elle, "gros" voulait dire que je me portais bien.

J'eus l'occasion de rencontrer le même type de réaction lorsque ma famille et moi-même vivions au Kenya. Un jour je demandai des nouvelles à un jeune homme à propos d'une personne de sa connaissance. Il me dit : "Oh ! elle est bien lourde". Je me demandai si cette description, la rendait attrayante ou non à ses yeux et voulut savoir ce qu'il entendait par "lourd". Il répliqua : "Ca veut dire que ses parents sont riches". Ainsi, cette personne se portait plutôt bien et c'était pour lui un signe de prospérité. C'est sans doute ainsi qu'Ehoud considéra le "gras" d'Eglôn. Sa grosseur lui répugnait car elle contrastait avec la misère d'Israël. Les enfants d'Israël avaient faim afin que le roi de Moab puisse s'engraisser à sa guise. Pendant dix-huit années, il s'était repu sur le dos d'Israël et Ehoud décida qu'il était temps d'y mettre un terme.

Comme d'autres l'avaient fait pendant dix-huit ans, Ehoud apporta le tribut (ou présent) à Eglôn qui se trouvait à Jéricho. Puis il repartit. Mais pendant que ses serviteurs retournaient en Israël, le juge retourna voir Eglôn à Jéricho et lui dit : "O roi ! J'ai un message secret pour toi" (3.19). Sans doute fasciné par cette déclaration, Eglôn voulut être seul pour entendre ce message et fit partir ses gens. Eglôn se leva de son siège pour entendre Ehoud qui, de sa main gauche, saisit l'épée cachée dans son côté droit et enfonça la lame de cinquante centimètres dans le ventre du roi. Puis, Ehoud s'échappa. Il ferma les portes de la chambre derrière lui et put parcourir plusieurs kilomètres avant que l'alerte ne soit donnée. Les gardes pensaient que le roi se couvrait les pieds (faisait ses besoins) et n'entrèrent pas tout de suite. Ils donnèrent ainsi le temps à Ehoud de s'enfuir dans les monts d'Ephraïm. Puis, il sonna du cor pour rassembler les Israélites et les appeler à la victoire sur Moab. La mort du roi de Moab sema la panique dans leurs rangs et les Israélites purent s'emparer des gués du Jourdain pour empêcher que les Moabites ne puissent s'échapper. En ce jour-là Israël fut délivré et "le pays fut tranquille pendant quatre-vingt ans" (3.30).

SHAMGAR

Shamgar est le troisième libérateur dont fait mention Juges chapitre 3. Il sauva Israël de la

menace des Philistins, un peuple qui habitait le long de la côte de la Mer et qui menaçait la frontière au sud-ouest d'Israël. Ce peuple apparaît dans les récits relatifs au juge Samson puis, plus tard, avec David. Il était pour Israël une source de tourments et de tentations. Shamgar est connu pour avoir tué six cents Philistins avec un aiguillon à bœufs. Et "lui aussi sauva Israël" (3.31).

APPRENDRE ET FAIRE DES CHOIX

Il y a quelques années, je me proposais de présenter une série de sermons sur le livre des Juges. A cette occasion plusieurs amis me demandèrent les raisons d'un tel choix. En effet, pourquoi revenir à ces récits d'intrigue, de meurtre et de destruction ? Pourquoi parler de ces personnages pas toujours reluisants qui peuplent ces récits ? Pourquoi faire l'effort de raconter des histoires sanguinaires de l'ancien Israël dans une Eglise d'aujourd'hui ? Que pouvait bien signifier tout ceci ? Nous pouvons répondre aisément à ces questions car le texte lui-même nous fournit les réponses, du moins dans ce chapitre.

Le début du chapitre 3 nous présente deux raisons pour rappeler ces récits. La première de ces raisons est que Dieu désirait "apprendre la guerre" aux générations qui ne l'avaient pas connue (3.2). La terre promise était une terre parsemée de dangers. Les Israélites avaient peu d'expériences qui pouvaient les préparer à affronter ces dangers. Avant l'époque de Moïse, ils avaient été des esclaves et à l'époque des Juges, ils avaient très peu d'expérience militaire. Les batailles qu'ils doivent affronter avec Othniel, Ehoud et Shamgar les préparent pour des conflits à venir plus importants encore. Cet apprentissage d'Israël voulu de Dieu, me rappelle ce qu'écrit Max Lucado à propos de la discipline infligée par Dieu : "Dieu nous fait endurer un orage à l'âge de trente ans afin de nous préparer pour un ouragan à l'âge de soixante ans¹."

Il y a une deuxième raison aux récits du chapitre 3 : Dieu veut tester la loyauté d'Israël — "pour qu'on sache s'ils obéiraient aux commandements de l'Eternel" (3.4). Dieu a donné aux êtres humains le libre arbitre et les a placés dans un monde où Dieu n'est pas le seul qu'ils

¹ Max Lucado, ON THE ANVIL (Wheaton, Ill. : Tyndale House Publishers, 1985), 50.

puissent adorer. On raconte l'histoire suivante à propos d'Adam et d'Eve dans le jardin. Eve avait passé plusieurs jours sans qu'Adam lui dise qu'il l'aimait. Alors, elle lui demanda : "Adam, est-ce que tu m'aimes ?" Mais il ne répondit pas. Elle demanda à nouveau : "Est-ce que tu m'aimes ?" Mais il ne répondit toujours pas. Elle reposa à nouveau cette question pratiquement en criant. Et Adam répondit avec un certain agacement : "Mais qui d'autre aimer ?" Adam n'avait peut-être pas beaucoup de choix dans ce domaine mais Israël avait de multiples choix. Dieu voulait voir s'ils choisiraient de l'aimer ou plutôt de servir les idoles du pays.

DIEU VEUT BIEN AUTRE CHOSE

Le récit nous fournit donc deux raisons qui expliquent les luttes d'Israël et ces raisons devraient nous ouvrir les yeux sur une réalité qu'il nous est difficile d'admettre dans nos propres vies, surtout aujourd'hui. Nous vivons une époque qui veut entendre parler du confort, mais ferme les oreilles quant à la souffrance. Le livre des Juges nous aide à ne pas oublier que Dieu veut pour nous bien autre chose que l'absence de souffrances. Pour certains, une telle affirmation paraît totalement erronée. Mais les Ecritures enseignent qu'elle est absolument exacte. Dieu veut pour nous bien autre chose que l'absence de souffrances ; Dieu veut avant tout le salut de son peuple.

Est-ce que Dieu compatit à notre souffrance ? Bien sûr que oui. Est-ce qu'il ressent lui-même notre douleur ? Vous pouvez en être certain. Où est donc Dieu lorsque nous souffrons ? Il est tout proche de nous. Il connaît chaque douleur et il voit chaque larme. Va-t-il nous délivrer de notre souffrance ? Parfois, c'est effectivement ce qu'il fait. Et parfois il nous délivre en se servant de notre souffrance.

Que serait-il arrivé si Dieu n'avait pas discipliné son peuple, qui s'était détourné de lui, en envoyant des peuples pour l'opprimer ? Serait-il revenu à Dieu ? Sans doute pas. Nous voyons aussi par là que Dieu veut pour nous bien autre chose que l'absence de souffrances ; Dieu veut avant tout le salut de son peuple.

LA DISCIPLINE QUI VIENT DE DIEU

Dans le Nouveau Testament, l'auteur de la lettre aux Hébreux traite aussi de ce sujet. Le

chapitre 11 est la liste des héros de la foi. C'est là qu'il écrit ceci : "Et que dirais-je encore ? Car le temps me manquerait si je passais en revue Gédéon, Baraq, Samson, Jephthé (...)" (Hé 11.32). Il s'agit des juges. Ils sont présentés comme des exemples de la foi et dans ce contexte ils nous aident à comprendre l'exemple plus grand de Jésus qui supporta la souffrance et accepta la croix (Hé 12.2). L'auteur des Hébreux cite ensuite Proverbes 3.11-12 et écrit un paragraphe qui peut servir de commentaire au chapitre 3 des Juges :

Hébreux 12.7-11

"Supportez la correction : c'est comme des fils que Dieu vous traite. Car quel est le fils que le père ne corrige pas ? Mais si vous êtes exempts de la correction à laquelle tous ont part, alors vous êtes des bâtards et non des fils (...). Mais Dieu nous corrige pour notre véritable intérêt, afin de nous faire participer à sa sainteté. Toute correction, il est vrai, paraît être au premier abord un sujet de tristesse et non de joie ; mais plus tard elle procure un paisible fruit de justice à ceux qu'elle a formés."

L'auteur de la lettre aux Hébreux ne cherche pas ici à donner une explication globale de la souffrance. Mais il présente une vérité qui est celle-ci : Dieu veut autre chose pour nous que l'absence de souffrances ; Dieu veut avant toute autre chose le salut de son peuple.

Comment comprendre cet aspect de notre relation avec Dieu ? Tout effort pour illustrer cette vérité ne pourra être qu'approximatif et loin d'y faire justice. Mais on peut penser à un enfant qu'on emmène chez le médecin afin de le vacciner. Je me souviens d'une telle vaccination dans le cas d'une de mes filles (je n'avais pas encore appris à trouver de bonnes raisons pour ne pas être là !). On a de la peine pour l'enfant qu'on emmène chez le médecin alors qu'elle est en parfaite santé. La petite fille est toute souriante et ne ressent aucune crainte. Une infirmière appelle l'enfant par son nom et ses parents l'accompagnent dans la salle où va se dérouler la vaccination. L'enfant n'a aucune inquiétude. Papa et maman sont là ; tout est bien dans le meilleur des mondes. Le médecin entre, fait un examen de l'état de santé de l'enfant, donne l'ordre de la vacciner et s'en va (comme les pères, les médecins n'aiment pas toujours

être présents dans ces cas-là). L'infirmière frotte un peu d'alcool sur un endroit bien précis de la petite jambe. L'enfant ne manifeste toujours aucune crainte. Puis, l'infirmière place le vaccin dans la seringue et prend dans ses mains la jambe de l'enfant, qui sourit toujours d'ailleurs. C'est le moment fatal. L'aiguille est enfoncée dans la chair tendre et le sourire de l'enfant se fige pour devenir tout aussi soudainement une grimace d'horreur. Puis, c'est le cri perçant de douleur qui s'échappe de la petite fille et qui terrifie tous ceux qui sont dans la salle d'attente. Elle pleure et n'est certainement pas la seule dans ce cas. Le papa, la maman et même l'infirmière sont touchés par la douleur du petit enfant. Je ne sais pas à quoi les petits pensent dans ce moments-là, mais j'ai pu lire quelque chose dans les yeux de ma petite fille. J'ai vu ce regard qui disait : "Papa, pourquoi est-ce que tu m'as trahi ? Pourquoi est-ce que tu me fais souffrir ?" Pour les parents le plus difficile est qu'ils ne peuvent pas expliquer à l'enfant pourquoi ce devait être fait. L'enfant est trop petit pour comprendre que la douleur de la vaccination est nécessaire pour la protéger de souffrances bien plus grandes de la diphtérie, du tétanos, de

l'hépatite ou d'une méningite. Elle comprendra dans dix ou quinze ans mais certainement pas le jour où elle est vaccinée. Je me demande si notre Père céleste ne voit pas notre souffrance et dit lui aussi tout bas : "Mon enfant, je sais ce que tu ressens dans ta souffrance." Les mots humains ne suffisent pas pour décrire ce que Dieu veut pour nous et nous n'en aurons une compréhension complète que plus tard.

La douleur peut avoir plusieurs significations. Parfois elle vient de notre lutte contre le mal. Parfois elle est le résultat d'une tragédie, d'un tragique concours de circonstances. Parfois elle vient d'une discipline que Dieu nous permet de subir ; Dieu lui-même a les yeux remplis de larmes alors qu'il plonge l'aiguille dans notre âme. Il sait que nous ne pouvons pas dans l'immédiat comprendre ce qui se passe ; il sait que nous comprendrons plus tard que c'était pour notre salut. Nous pouvons donc garder confiance et dire avec l'apôtre Paul qui connut aussi bien des souffrances : "J'estime qu'il n'y a pas de commune mesure entre les souffrances du temps présent et la gloire à venir qui sera révélée pour nous" (Rm 8.18). ◆